

Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé.*
Une politique de la lecture,
Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2014, 206 p.

Cosmin Toma
Université de Montréal

Mallarmé résiste. C'est là l'apanage de son œuvre, dont le couronnement n'a pas totalement fait taire les accusations d'illisibilité. Après *La Faute à Mallarmé* de Vincent Kaufmann¹, dont le titre désigne sardoniquement le « coupable » à l'origine de la mouvance « théorique-réflexive » (la « *French Theory* », pour employer un bien piètre raccourci), Jean-François Hamel s'empare à son tour du poète pour nous donner à lire un siècle de débats politico-littéraires français, tout sauf étrangers à

¹ Vincent Kaufmann, *La Faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2011.

l'histoire relatée par Kaufmann. Encore une fois, c'est des *lecteurs* de Mallarmé qu'il est ici question et non de Mallarmé « lui-même² », évoqué dans l'avant-propos, puis vite relégué aux marges d'un livre qui ne parle pourtant que de lui. Plutôt que de proposer une énième lecture « révolutionnaire » de l'œuvre mallarméenne, Hamel opère l'analyse spectrographique d'un XX^e siècle animé par des passions politiques et littéraires radicales, renversant jusqu'à cette imprenable « tour d'ivoire » qui aurait défini, selon bon nombre de critiques – Pierre Bourdieu en tête –, la posture mallarméenne. Mais peu importent ici les contradictions. Comme Hamel le dit bien au sujet de l'« hystérésis » sartrienne et de son perpétuel décalage vis-à-vis d'un prétendu « *Zeitgeist* », toute lecture politique d'un texte littéraire « est affaire de détournement et de montage, reconfigurant les textes et leurs traits significatifs, reformulant de vastes ensembles de signes en quête d'une signification actuelle » (p. 203).

Or, de manière fort significative, dans ce dernier chapitre intitulé « Lire pour son époque », Hamel maintient ses distances. Vis-à-vis de Mallarmé, bien entendu, comme il le fait tout au long de son ouvrage ; vis-à-vis de toutes les voix qu'il prend à témoin pour faire résonner l'écho frondeur du poète ; mais aussi vis-à-vis du « contemporain » comme tel. Ainsi, le regard mesuré et érudit de l'auteur, d'une froideur remarquable en ce qu'il semble éviter tous les écueils partisans, témoigne d'une certaine manière de « notre » rapport à l'œuvre mallarméenne, même si rien n'est moins sûr. En effet, il est peut-être malvenu de prêter des intentions autres

² Le titre est une allusion à Jean-Pierre Faye et à son article « Le camarade "Mallarmé" ».

qu'historiques et descriptives à cette écriture dont la neutralité exemplaire (Minuit oblige ?) n'est troublée que par la fièvre qui anime les citations surgies du passé. Il faut, semble nous signifier Jean-François Hamel, laisser résonner les propos de ces autres temps qui furent tout aussi décalés que le nôtre mais qui ont néanmoins l'avantage d'être « légendaires », c'est-à-dire, suivant l'étymologie, plus « lisibles ». Hors de l'anachronisme, point de politique de la lecture.

Hamel le rappelle d'entrée de jeu : Mallarmé n'est pas, à proprement parler, une figure « historique » ; c'est plutôt une figure « du souvenir », ce qui le rend d'autant plus fantomatique, c'est-à-dire fantasmatique. Au-delà d'une poignée d'affirmations à caractère politique – et l'on sait que tout en étant « [p]lus démocrate qu'un Flaubert, moins *dépolitiqué* qu'un Baudelaire, Mallarmé ne fut pourtant ni communard ni communiste » (p. 11) –, il faut prendre les projections de ses lecteurs au sérieux. On commence donc par « Mallarmé, professeur de morale », article de Michel Leiris paru en pleine occupation sous couvert d'anonymat, où l'auteur de *L'Âge d'homme* souligne « l'absolue intégrité » de celui qui se serait refusé « à toute compromission » en prenant le parti « d'enseigner l'anglais dans un lycée plutôt que de voir les produits les plus déliés de sa pensée se changer en une marchandise » (cité dans *Camarade Mallarmé*, p. 23). Leiris fait d'ailleurs le pont entre cette forme de résistance plus modeste et celle dont il importe d'être capable face aux événements alors en cours, scellant par là une homologie qui fera date et d'après laquelle l'« hermétisme » n'est pas un ésotérisme ou un simple retrait apolitique, mais ce que Mallarmé appelle l'« action restreinte », interprétée par ses héritiers comme l'attente d'un avenir plus propice aux bouleversements utopiques.

Les modèles d'une telle lecture ne font certainement pas défaut. On connaît l'exaltation heideggérienne de la parole poétique ainsi que la lecture benjaminienne de Baudelaire, que Hamel nous rappelle au passage dans une sorte d'interlude sur la pertinence de la poésie « en des temps de détresse » (selon la formule consacrée). Pour Heidegger, Hölderlin est le poète qui aura le mieux pallié l'oubli de l'être, prenant la relève des philosophes et faisant signe par là vers l'accomplissement « destinal » d'un peuple, les Allemands. Loin de ces considérations pour le moins inquiétantes, mais lié à elles par une conjoncture historique funeste, Walter Benjamin « trouve dans l'œuvre de Baudelaire la prophétie d'un monde voué à la catastrophe » (p. 35), exigeant par conséquent une rupture décisive, avant qu'il ne soit trop tard. Vingt ans plus tôt, du côté français, Gide, Valéry, Proust et Claudel, sans parler de la NRF, jouent un rôle indispensable dans la préservation des archives mallarméennes, non seulement en prolongeant certains aspects de sa poétique à travers leurs propres pratiques scripturales, mais aussi en entretenant son statut de « roi des poètes » (on serait tenté de dire, dans la langue que lui-même enseigna presque toute sa vie, qu'il fut *a poet's poet*). C'est d'ailleurs cette conception qui, encore aujourd'hui, est la plus répandue, souvent évoquée en conjonction avec la « poésie pure » pourtant théorisée par Valéry.

Avec Henri Mondor et sa *Vie de Mallarmé* (1941), les enjeux politiques de l'œuvre commencent à se manifester de plus en plus ouvertement. C'est le moment de la « nationalisation » de ce poète dont la langue fut initialement perçue comme trop étrange pour ne pas être étrangère. Ainsi, à la suite de l'ouvrage biographique de Mondor, la figure de Mallarmé « rappelle que les Français ne sont pas les Allemands et que l'idéologie fasciste leur

est étrangère » (p. 57), position que Maurice Blanchot reprendra à son compte dans sa chronique du *Journal des débats* et qui peut se formuler comme suit : Mallarmé est universel parce qu'il est français. « Faux pas » auquel Blanchot remédiera par la suite en proposant des lectures toujours plus fines et plus complexes de l'œuvre mallarméenne qui, dans la période d'après-guerre, s'opposeront presque systématiquement à Sartre et à sa notion de littérature « engagée³ ». Ceci dit, la fin des hostilités aura effectivement permis de rassembler des écrivains aux vues divergentes sous la rubrique, plus vaste que celle de « résistance », de l'anti-vichysme, donnant ainsi le coup d'envoi à de nouvelles relectures de l'œuvre.

C'est sous l'égide de la Terreur, quelque peu rejouée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, que Mallarmé s'impose comme emblème absolu de la mort et de la liberté telles qu'elles opèrent, de manière privilégiée, au sein de l'espace littéraire. Faisant allusion à la fameuse distinction, proposée par Jean Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes*, entre écrivains de la Maintenance et écrivains de la Terreur, Blanchot radicalise ce dernier pôle dans son essai *La Littérature et le droit à la mort*, tandis que le jeune Roland Barthes sollicite, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, le nom de Jacques Hébert, porte-parole des sans-culottes, pour s'inscrire « dans une lignée avant-gardiste qui noue l'historicité de la littérature à l'éruption d'une violence purificatrice » (p. 65). Reproduisant ce même geste à son insu tout en s'opposant à Blanchot et à Barthes, Sartre fustige, à travers l'apologie baudelairienne de l'art pour l'art, le

³ Cela rend absolument inexplicable la décision d'apposer l'étiquette « existentialiste » aux interprétations blanchotienne et barthésienne de Mallarmé (*Camarade Mallarmé*, p. 62).

« collaborationnisme » qui serait inhérent au camp autonomiste, dénonçant au passage « l'autodestruction du langage » (« Orphée noir », cité dans *Camarade Mallarmé*, p. 71) prétendument opérée par Mallarmé et les surréalistes. Mais ces critiques seront de courte durée face aux arguments d'un Blanchot de plus en plus politisé (à gauche), s'acheminant vers la théorisation, au début des années 1980, d'une « communauté inavouable » où mort, écriture et négation se relayent en s'inspirant encore une fois, bien que de manière plus subtile, de Mallarmé.

Avec l'avènement du structuralisme s'inaugurent le primat des systèmes et du langage et, par extension, une forme paradoxale d'engagement où l'immanence textuelle occupe une place fondamentale. Dès la fin des années 1950, Sartre commence à servir de repoussoir à une nouvelle génération d'écrivains et de théoriciens qui exalte surtout l'inventivité formelle, exemplairement incarnée par l'œuvre mallarméenne. C'est l'ère du Nouveau Roman, bien entendu, mais aussi de la revue *Tel Quel* et du désir non pas « d'offrir à la société une claire conscience d'elle-même pour la guider de proche en proche vers la cité des fins, mais de confronter les lecteurs à des textes dont l'illisibilité même les amènera à démonter les ressorts linguistiques de la domination » (p. 113). Pour faire vite, *La Révolution du langage poétique* de Julia Kristeva en représente peut-être l'articulation la plus exhaustive. Mais Hamel se fait également attentif aux accointances qui lient Philippe Sollers à Jacques Derrida. En effet, la « Double Séance » de ce dernier, prononcée en deux temps au sein du groupe telquelien, avant d'être reprise dans *La Dissémination*, est un texte phare dans l'histoire de la réception des œuvres de Mallarmé, entérinant son autospécularité et la liant au projet philosophique plus vaste d'une théorie de la *différance*. Hamel nous relate également la

querelle opposant Sollers (*Tel Quel*) à Jean-Pierre Faye (*Change*), celui-ci s'insurgeant contre « le double postulat d'une autonomie du langage et d'une intransitivité de la littérature » (p. 137).

Le quatrième et dernier chapitre, « Le cygne des fins de siècle », se penche sur la période postérieure aux enthousiasmes des années 1960. Et c'est avant tout la rémanence ou non du mot même de « communisme » qui préoccupe les théoriciens qui auront tenté de repenser le « camarade » Mallarmé après sa glorification textualiste-maoïste. Jean-Claude Milner, disciple de Louis Althusser, aura ainsi fait de Mallarmé le témoin de la fin d'une ère qu'il aura à peine connue – celle du communisme –, rejoignant par là l'image apolitique d'un Mallarmé chantant de son vivant la fin d'un siècle, jusqu'à ce que XIX^e et XX^e se confondent en un même anachronisme. Alain Badiou, quant à lui, consacre un chapitre entier de son grand œuvre, *L'Être et l'événement*, aux espoirs révolutionnaires suscités par la langue de l'*Après-midi d'un faune*, espoirs auxquels il importe de rester aussi fidèle qu'à la Commune ou à la Révolution chinoise. Fidélité qui ne va pas de soi pour Philippe Lacoue-Labarthe, car pour lui, c'est plutôt la différence essentielle entre les deux termes du couple mythique « Wagner-Mallarmé » qu'il importe de faire ressortir et qui consiste en ceci : « l'œuvre de Mallarmé, par sa résistance aux tentations désastreuses du wagnérisme, rappelle, en des temps de détresse, l'obligation éthique de soustraire l'art et la littérature au culte des héros et à la politique du mythe » (p. 171). Enfin, Jacques Rancière tente de soustraire l'auteur du *Coup de dés* au catastrophisme ambiant, postulant qu'il ne saurait y avoir d'espoir ou de justice à venir si l'on supprime la poésie et ses figures.

Le dernier chapitre et la conclusion de *Camarade Mallarmé* se heurtent à une difficulté de taille, inévitable pour tout ouvrage qui s'achemine vers ce présent qui, par définition, se dérobe à la saisie critique. Il semblerait qu'après les tentatives de Milner, de Badiou, de Rancière, etc. – tentatives désespérées de se réconcilier avec l'échec d'un espoir qui nous paraît en voie de disparition –, ne demeure que le décalage temporel dont Hamel lui-même fait preuve en clôturant son livre sur une analyse de l'« hystérésis » sartrienne tout en maintenant sa posture glaciale à l'égard de Mallarmé et de son cortège d'herméneutes. Faut-il en déduire qu'en cette deuxième décennie d'un XXI^e siècle encore commençant, seules subsistent la *figure anachronique* de Mallarmé et, par conséquent, la synthèse des lectures qu'on a pu en donner autrefois ? Cette interprétation est tout à fait légitime, et *Camarade Mallarmé* est destiné à l'incarner de manière durable, tant l'érudition de Jean-François Hamel impressionne⁴. Mais après Hamel, il faut se demander si l'œuvre mallarméenne comme telle ne serait pas plus « illisible » que jamais. Car peu importe la force et la nécessité absolues de l'anachronisme comme technique de lecture – de l'histoire textuelle comme discipline scientifique –, on peine à réprimer l'impression que le Livre – que ce soit l'« explication orphique de la terre » ou, plus modestement, « le livre à venir » de Blanchot – se retire de plus en plus en lui-même, ne laissant que des témoignages de lectures anciennes dans son passage poussiéreux.

⁴ Cela dit, il ne faut pas négliger d'autres lecteurs contemporains, plus radicaux et plus audacieux dans leur désir de dépasser l'histoire de la réception mallarméenne (cf. Quentin Meillassoux, *Le Nombre et la Sirène. Un déchiffrement du Coup de dés de Mallarmé*, Paris, Fayard, coll. « Ouvertures », 2011).